

Par le fait, la négligence dans l'envoi des *stats de fin d'année* serait un fait grave, en administration financière, et M. de Lendeven était un de ces comptables dont la réputation de zèle et d'exactitude était faite depuis longtemps.

Les comptes, placés dans une immense enveloppe, scellés et adressés au ministre, furent la nuit même expédiés à Paris.

Quelques jours après une lettre vint rassurer M. de Lendeven, les fonds étaient trouvés ; seulement le cousin qui les avançait ne les prêtait qu'à une courte échéance.

Stylite continuait sa vie ordinaire entre son père, dont elle se constituait l'ange gardien, son frère, dont elle faisait régulièrement les pensums, et une jeune fille, bonne, simple, naïve, excellente nature un peu lourde, mais sympathique, néanmoins, toujours prête à se dévouer, à se sacrifier.

Victorine était complètement laide, d'une laideur privée de l'excuse de l'esprit, et de l'atténuation de la grâce.

Elle avait le front bas, les yeux petits, la bouche grande, la taille épaisse, le maintien gauche. Une provinciale de province, car il existe des provinciales de Paris.

Elle avait dix-neuf ans.

Le seul lien absolu qui existât entre elle et Stylite était une piété vive, sincère, très-enthousiaste et très-élevée de la part de Stylite ; cette piété, chez Victorine, devenait calme, régulière comme le devoir, grave comme la vie. Elle suivait son chemin et sa voie sans regarder en arrière, se reposant sur la Providence pour tout régler.

De même que Stylite, elle avait le désir de se retirer dans un cloître, mais sa mère, elle le savait, n'y mettrait pas d'obstacle. Elle souhaitait seulement, par mesure de prudence maternelle qu'elle atteignit sa majorité.

Stylite aimait Victorine à cause de ce lien.